

Dix jours dans les geôles birmanes



Une vie peut fort bien être à la fois vide et brève. Les journées s'écoulent pauvrement, sans laisser de trace ni de souvenir ; et puis, d'un seul coup, elles s'arrêtent.

Parfois aussi, j'ai l'impression que je parviendrais à m'installer durablement dans une vie absente. Que l'ennui, relativement indolore, me permettrait de continuer à accomplir les gestes usuels de la vie. Nouvelle erreur.

L'ennui prolongé n'est pas une position tenable : il se transforme tôt ou tard en perceptions nettement plus douloureuses, d'une douleur positive.

Extension du domaine de la lutte – Michel Houellebecq

10 novembre 2002, départ aéroport Paris Charles de Gaulle pour Bangkok, arrivée le lendemain en début d'après midi ; récupération d'une voiture pour prendre tout de suite la route des sites de plongée au sud de la Thaïlande autour de Phuket.



Il y a deux ans, moi -Jean-Michel- et Alain, avons fait une croisière au départ de Phuket dans les sites de plongée de la mer d'Andaman, à la frontière birmane... Cette année, les sites en vue étaient ceux de Racha Noi, petite île isolée à deux heures de bateau au sud de Phuket.

Première étape assez courte de 200 km pour arriver, si possible, avant la nuit à Hua Hin, « la station balnéaire des Thaïlandais » d'après les guides. En effet, la ville est plutôt agréable, mais malgré tout très « touristes occidentaux ». La pension, réservée sur internet, Patanaguesthouse est plutôt agréable, très calme au fond d'une impasse, mais la « maison tout en teck », pas vraiment impressionnante. Les chambres sont-elles des plus sommaires avec ventilateur et eau froide ; pour 500 bath c'est très bien et en plein centre... de toute façon, nous regretterons dès demain, mais bien sûr nous ne le savons pas encore, ce confort sommaire ...

Deux choses à voir à Hua Hin : la plage et le marché de nuit. En effet, marché authentique et très animé avec de nombreuses échoppes préparant des mets aussi divers qu'appétissants. Nous nous arrêtons dans une des plus grande qui a l'air propre et où nous pouvons nous asseoir à une table. Super premier repas pour pas grand chose et, entre autre, des cigales de mer. Il est déjà tard, demain 700 km et décalage horaire à récupérer, nous allons nous coucher.



Deuxième jour, levé à 7 heures du matin et petit déjeuner sommaire pour prendre la route rapidement. Ayant toujours beaucoup de mal à récupérer le décalage horaire, c'est Alain qui prend le volant. Arrêt rapide dans un village pour visiter un Wat. Ce temple, en haut d'une colline qui surplombe une magnifique baie, s'il n'a rien d'extraordinaire, est peuplé de centaines de singes. La montée des marches est assez impressionnante au milieu de ces primates, dont certains, assez gros, nous sautent dessus pour nous arracher les bananes que nous avons achetées en bas.

Toujours ensommeillé, Alain reprend le volant. Nous avons prévu de prendre la route la plus rapide et la plus directe ; une route vers l'ouest avait l'air, sur la carte, moins praticable mais peut être un peu plus courte. Au croisement des deux routes, Alain décide, ayant été assez rapide dans la première partie, de prendre finalement celle de l'ouest... Arrivé à Kra Buri, arrêt pour faire le plein, puis, je prends le volant. Quelques centaines de mètres plus loin, je vois un panneau indiquant « **view point Myanmar** ». Je freine pour m'arrêter un peu plus loin ; faisons-nous demi-tour ? Nous avons encore le temps et nous décidons d'aller voir. Nous garons la voiture avec toutes nos affaires sur les sièges arrières prenant, juste pour quelques minutes..., nos appareils photos et nos papiers.

La vue sur le fleuve avec le Myanmar en face est assez jolie et de nombreuses embarcations, long trail, font l'aller retour entre les deux rives avec des thaïlandais ou des birmans avec des sacs à provisions.



Vue coté Birmanie

Le « view point Myanmar » de Kra Buri se résume à un ponton en béton alors qu'en face il y a à priori un « petit bar » ; il est l'heure de déjeuner.



Vue coté Birmanie

Alain propose que nous allions en face boire une bière et essayer de manger quelque chose puisque de nombreuses personnes traversent. Je fais part de mes très vifs doutes, connaissant la Birmanie pour y être allé il y a 7 ans et ayant lu beaucoup d'ouvrages sur ce pays sûrement l'un des plus fermé du monde, sa récente ouverture au tourisme n'étant que relative.



Vue coté Birmanie

Alain suggère que nous demandions aux passeurs s'il est possible de se rendre sur l'autre rive quelques minutes. Il est 13H20, notre passeur nous dit qu'il n'y a aucun problème et nous négocions le passage pour 20 baths.



Vue du bateau coté Thaïlande

Arrivés en moins d'une minute sur l'autre rive, nous demandons à notre passeur de nous attendre, nous repartirons à 13H45... notre passeur nous confirme qu'il n'y a aucun problème.

Aucun panneau, aucun barbelé, aucune barrière, aucun garde pour nous refouler...



Ponton coté Birmanie

Nous nous arrêtons à une dizaine de mètres du bord dans une échoppe et nous demandons s'il est possible de boire et de manger quelque chose : il n'y a aucun problème ; pouvons-nous payer en bath Thaïlandais ? il n'y a aucun problème non plus...

Nous faisons un tour de la petite échoppe, Alain achète deux bouteilles de Rhum Myanmar et nous nous asseyons.



Je vois des hommes jouer au « billard birman », je leur demande si je peux les prendre en photos, ils acceptent avec un grand sourire. A priori, ce sera un des jeux à la mode pour le Noël 2002 en France...



Birmans jouant au billard birman

Nous nous asseyons pour boire notre bière, mangeons une cuisse de poulet et demandons l'addition.

Sur le point de partir, un homme en « longui » nous interpelle en criant très fort et nous demande nos passeports.

Nous sommes restés 20 minutes en Birmanie, n'ayant jamais dépassé 10 mètres du bord de la rive, n'ayant vu aucune frontière, ni militaire... Mais nous sommes bien au Myanmar –« régime » militaire- dans la plus totale illégalité, sans finalement, par insouciance, ne nous en être jamais vraiment rendu compte.

Palabre en anglais, puis finalement nos passeports partent en pirogue « vers le Nord » pour vérification ; deux heures plus tard, retour des passeports et restitution. Tout paraît s'arranger plutôt bien et toujours avec le sourire. La population du petit village est autour de nous et s'amuse beaucoup. De nombreux enfants sont maquillés avec le produit local "tanakha", poudre préparée avec le bois du même nom. Ils sont adorables et je décide prendre quelques photos.



Le policier nous dit qu'il a contacté son chef de district et qu'il doit nous voir pour l'obtention du visa. Nous attendons l'arrivée de ce supérieur.

Malgré la bonne humeur apparente de tout le monde et la phrase qui revient tout le temps : « *It's OK, just a few minutes* », je propose à Alain de nous servir de nos téléphones portables pour appeler nos amis en France afin d'avoir le numéro de téléphone de l'ambassade de France à Rangoon, qu'ils soient informés si, « improbablement », les choses tournaient mal. J'ai très rapidement le numéro et Alain appelle le Consulat en donnant toutes les indications : lieu, n° de passeport, nom, prénom et bien sûr circonstances de l'incident : « nous sommes stupidement venus boire une bière sur la rive birmane du Chan en face de Kraburi ». Nous avons confirmation que dans ces cas là, nous devons sûrement payer le visa et une amende en fonction des jours passés en Birmanie (!). Nous sommes restés 20 mn ...

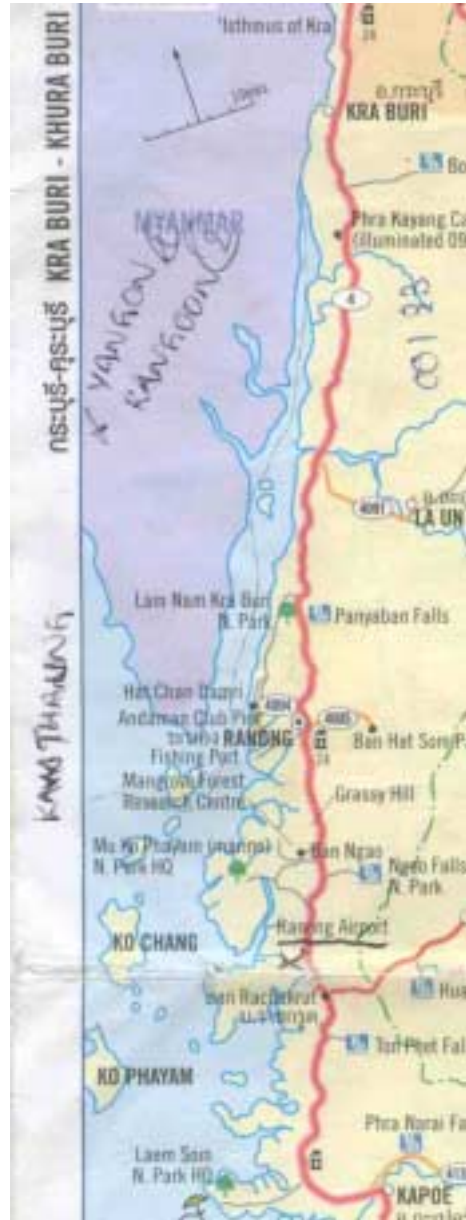
Nous prenons quelques photos des enfants qui sont autour de nous pour faire passer le temps.



Vers 17 heures, nos policiers (il y en avait finalement plusieurs) sont maintenant en tenue et nous demandent de rester assis à notre table, interdiction de prendre des photos du très beau couché de soleil sur la rive Thaï... Arrive finalement une barque à moteur avec trois policiers en tenue et fusils mitrailleurs ; nous pensons qu'ils viennent pour régulariser la situation.

Les choses se précipitent, les policiers en armes montent sur le gros bateau en bois amarré au quai : un derrière, un sur le toit, un devant, ainsi que deux autres policiers qui étaient avec nous depuis une heure. On nous « demande » de monter à bord et de nous asseoir au centre de l'embarcation ; le policier sur l'avant du bateau nous tient en joue. Alain demande au Chef que ce policier baisse son arme avant que nous prenions une balle perdue, il s'exécute.

Nous nous éloignons de notre véhicule garé en face, en Thaïlande, avec toutes nos affaires et la nuit tombe... Silence sur le bateau, l'heure n'est plus à la plaisanterie et nous nous demandons bien où nous allons dormir ce soir (c'est notre préoccupation du moment) vêtus de notre short et de notre tee shirt...



Les deux heures de bateau annoncées s'éternisent et durent finalement 4 heures 30. Alain veut uriner du bateau, le policier n'accepte pas et coupe une bouteille d'eau en deux. Durant la traversée, le policier mange tranquillement devant nous, nous commençons à avoir un peu froid. J'ai oublié notre seule bouteille d'eau sur la table ; le policier change de place et laisse la sienne. Espérant qu'il a oublié, je lui prends ; il ne faut surtout pas nous retrouver sans eau. Alain essaye le téléphone portable, malheureusement pas de réseau et le moteur fait un bruit d'enfer, de toute façon impossible de parler.

Pour clôturer le tout, un des deux moteurs tombe en panne.

Nous pensons « pour nous détendre » que si nous « étions James Bond », nous aurions déjà pris possession du bateau...

Arrivée à l'entrée du port, on nous redemande nos passeports que nous ne verrons plus avant 10 jours. Alain veut monter s'expliquer, mais fusil mitrailleur en main, on l'enjoint de s'asseoir. Le bateau repart quelques minutes plus tard pour accoster à l'entrée de la ville. Nous nous réjouissons de voir une « vraie ville » avec même un hôtel, nous craignons de débarquer dans une ville de garnisons, et il y a même un bateau de plongée Thaï « le Génésis », accosté avec des occidentaux à bord.

L'ambiance est très tendue, beaucoup de personnes arrivent, repartent, parlent de notre cas, viennent nous voir et nous redemandent sans cesse de raconter pourquoi nous étions dans ce village. Nous devons rester assis... Nous n'osons plus utiliser nos téléphones cellulaires, trop de fusils mitrailleurs autour de nous... Nous voyons passer des occidentaux qui retournent à leur bateau de plongée (peut-être des allemands), nous leurs demandons s'ils savent « comment ça fonctionne dans le coin ». A priori, pas de problème particulier et si nous comprenons bien, il est possible de se rendre dans ce coin de Birmanie avec un visa pour la journée ; c'est plutôt rassurant.

Il doit être à peu près 23 heures, nous pensons toujours que nous allons pouvoir, une fois les formalités remplies, dormir à l'hôtel (HBH hôtel, à priori le seul de la ville) que se trouve à quelques centaines de mètres... mais de l'autre côté des barbelés ; trop tard bien sûr pour espérer regagner Kraburi où se trouve notre véhicule.

Les choses se précipitent à nouveau, un pick-up bâché entre à reculons sur le quai et nous devons monter à bord ; nous sommes suivis de quatre policiers en armes. La tournure des choses ne nous amuse plus du tout.

Nous traversons une ville où tout paraît éteint (*en fait, nous apprendrons qu'il n'y a de l'électricité que de 18 à 23 heures*) et nous ne savons toujours pas où nous sommes, juste « en face de Ranong en Thaïlande ».

Sur une place, un groupe de personnes assis par terre regarde la télévision dans la rue. Nous montons et atteignons les faubourgs totalement dans le noir.

Atmosphère glauque.

Arrêt devant un bâtiment officiel avec une place d'armes, nous descendons du véhicule, on nous fait rentrer dans les locaux et on nous demande de nous asseoir sur un banc. Plus de questions, à priori personne ne parle anglais ; on nous demande de retirer les coudes de la table...



Il ne se passe plus grand chose, une télévision au fond de la salle, beaucoup d'armes. Finalement nous ressortons à pieds, tout le monde a le sourire, plus de pick-up, nous marchons quelques mètres, allons-nous être libérés ?

Nous bifurquons à gauche et nous nous dirigeons vers un bâtiment bas, en béton, blanchâtre avec à nouveau une place d'armes et surtout des barreaux aux quelques rares ouvertures : **c'est une prison !**



Source : le Figaro magazine

Vision d'horreur en passant la porte : chaleur étouffante, humidité, odeur repoussante et surtout une cellule (nous n'en voyons qu'une) avec des dizaines de personnes couchées à même le sol dans un espace des plus réduits.

On nous fait rentrer dans l'unique bureau sur la gauche : deux minuscules tables, un banc, trois chaises ; très sale, beaucoup de monde.

Il est très tard. Début de l'interrogatoire, très cordial et avec un interprète ; bien sur, beaucoup de choses sont dites en birman et nous échappent. Nous croyons comprendre que le premier policier aurait du nous refouler mais que, par excès de zèle, il a décidé d'appeler son Chef (*nous en apprendrons plus un peu plus tard*) ; la procédure est maintenant engagée et doit suivre son cours... ce qui peut être long, très long, en Birmanie.

Nous passons devant une personne du service d'immigration, très souriante, qui rempli beaucoup de papier (en quatre exemplaires carbonés) sur notre histoire et nous demande au final de signer ses feuillets écrits en birman que nous relit l'interprète une dernière fois. Alain signe sans hésiter, moi j'angoisse totalement à la perspective de signer ses déclarations indéchiffrables pour nous autres occidentaux, sur la seule bonne fois de l'interprète. Nous avons juste été boire une bière dans un endroit où un visa est obligatoire ; et s'il y avait autre chose d'écrit sur ses feuilles ? Alain a signé, je finis par faire de même et je m'aperçois que de toute façon il n'y a aucune autre alternative que de coopérer et de signer. Je signe avec une espèce de croix, mais ce subterfuge ne sert à rien, pour valider le tout : empreinte digitale du pouce...

Alain demande à dormir à l'hôtel ...

Finalement, bonne nouvelle dans cette nuit d'horreur, l'interprète qui a l'air très honnête, nous dit que nous serons seuls dans une cellule... Cette perspective qui nous aurait fait frémir d'épouvante quelques heures plus tôt, nous rempli d'un soulagement intense. Il doit être 2 ou 3 heures du matin ; nous n'avons plus pensé à regarder nos montres depuis longtemps, mais uniquement essayé de comprendre ce qui se passe.

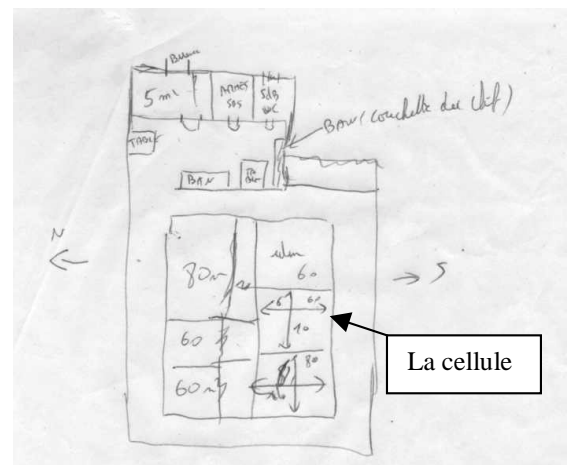
Nous devons déposer toutes nos affaires (argent, appareils photos, cartes de crédit, téléphones cellulaires...) et un inventaire minutieux est fait ; puis nous traversons la prison. En fait, il y a plusieurs grandes cellules avec beaucoup de monde à l'intérieur, les femmes sont séparées. Il y a un prisonnier qui « ventile » les autres détenus qui dorment allongés à même le sol. Nous arrivons dans notre cellule, il y a déjà trois personnes (ce qui est très peu par rapport à l'autre cellule de la même grandeur avec au moins 30 – 40 personnes. Moi, je

n'ose plus rien dire, il est tard, je suis fatigué ; mais Alain dit au traducteur que l'on nous avait promis une cellule où nous serions seuls. Tout le monde discute en birman et finalement accepte que nous soyons isolés, mais il faut d'abord entrer (il y a un sas) et les détenus sortiront après. Alain refuse, il demande que les personnes sortent d'abord... Je pense que les choses risquent de s'envenimer et je décide d'obtempérer, je rentre, Alain essaye de m'en empêcher, mais finalement j'arrive à le convaincre que nous en avons assez fait. C'est atroce ce sentiment de se sentir happé dans un piège qui se referme sur vous et sur lequel vous n'avez plus aucune prise. Alain me suit. Ceci va servir d'épreuve pour tester l'état d'esprit de nos geôliers et surtout la sincérité de notre interprète à qui nous avons finalement bien malgré nous confié notre vie il y a une heure lors de la signature de notre déclaration en birman. Les trois prisonniers sortent puis la porte se referme définitivement sur nous ; **nous sommes seuls livrés à nous-mêmes.**

Nous n'avons plus que nos chaussures, notre short, notre tee-shirt et une bouteille d'eau. J'ai pu garder des boules Quies, un masque pour les yeux, du Stilnox (somnifère) et un carré de tissu de 20x20 cm que l'on m'avait donné durant l'interrogatoire. J'ai aussi gardé ma ceinture dans laquelle se trouve plus de 200 €

La cellule se résume à une grande pièce d'environ 60 m² en parquet avec au fond un grand bac en béton ouvert sur la pièce et faisant office de toilettes, douche et récupération des eaux usées stagnantes.

La pièce est totalement vide (pas la moindre chaise, le moindre banc...) à l'exception d'une poubelle qui déborde de détritrus. Le tout « agrémenté » de cafards géants et de centaines de moustiques, il ne nous reste plus qu'à essayer de faire le vide et d'attendre que le jour se lève.



Plan de la prison

Nous nous allongeons à même le sol, le plus loin possible de la poubelle et de l'eau croupie qui empeste, la bouteille d'eau recouverte du carré de tissu, en guise d'oreiller.

Je viens de me rappeler que nous avons décidé de ne pas refaire une « croisière-plongées » en Thaïlande car les conditions étaient trop pénibles : cafards (petits...), bruits des compresseurs toute la nuit, chaleur dans les cabines. Cette année ce devait donc être bungalows confortables et plongées à partir de la plage...

L'odeur est vraiment insupportable et un Stilnox nous aide à nous assoupir recroquevillés sur nous-mêmes.

Je pense en m'endormant à toutes ces histoires, ces films : « Midnight express », « Bangkok aller simple », « Dans l'enfer des prisons de Bangkok » et à l'actualité : Michael Blanc.



<http://www.michael-blanc.com/>

Michaël Blanc est un haut-savoyard né à Bonneville et âgé de 27 ans. Ayant le goût des voyages il s'est promené un peu partout dans le monde et a fini par se fixer à Bali (Indonésie) en 1995.

En décembre 1999 il a rejoint un ami français pour quelques jours de vacances en Inde. Au retour, son ami lui a confié des bouteilles d'air comprimé, partie d'un équipement de plongée sous-marine, car Michaël n'avait pas d'excédent de bagage. Au passage de la douane de l'aéroport de Bali Michaël fut arrêté sous prétexte que dans les bouteilles il y avait 3800 g de haschisch. Lors de son arrestation, il n'a pas assisté à la prétendue découverte de cette drogue dans les bouteilles qu'il transportait. Il clame son innocence et il a plaidé non coupable lors du procès qui s'est tenu au mois de novembre 2000 à Denpasar (Bali). Aucun effort pour trouver le propriétaire des bouteilles ou vérifier les déclarations de Michaël ne fut fait.

*Le procureur avait requis la **peine de mort** estimant qu'il avait sciemment essayé d'introduire illégalement de la drogue en Indonésie dans le but de la commercialiser. Aucun élément du dossier ne vient étayer cette accusation.*

*Le verdict, prononcé le 16 novembre 2000, a été la **détention à perpétuité**. Ses avocats ont immédiatement introduit un appel. Le procureur, à son tour, manifesta l'intention, de faire appel en demandant à nouveau la peine capitale contre Michaël. A la surprise de sa famille et de ses avocats, le 8 janvier 2000, le Tribunal de Denpasar, siégeant à huis clos, a confirmé le verdict précédent.*



Et si nous avons signé une déclaration différente de nos dires et que nous soyons accusés de faits graves ?

Je n'arrive pas à m'enlever ces idées de la tête et je me réveille plusieurs fois dans la nuit en paniquant totalement à la pensée de ne pas voir mon fils grandir si je restais des années en prison. Je pense que je ne pourrais pas supporter des mois ou des années de vie dans ses conditions et que je préférerais que la vie s'arrête.

Par ailleurs, je me dis que Alain et moi ne sommes pas séparés, que c'est un luxe inestimable et je me refuse totalement à céder à la mélancolie. J'arrive à chaque fois à faire le vide et à me rendormir. Alain, convaincu que nous sortons demain, dort ; tout à coup il se réveille en criant « j'ai un cafard dans mon tee-shirt, j'ai un cafard dans mon tee-shirt... », puis se rendort tout de suite. Je m'en doutais : le lendemain, Alain ne se rappellera de rien...

Un néon blafard éclaire en permanence la cellule.

Réveillés à 5 heures du matin, après peut-être 2 heures de sommeil, par les prières des prisonniers, nous nous rendormons un peu pour nous réveiller à nouveau un peu plus tard et voir au jour la cellule dans laquelle nous sommes enfermés.

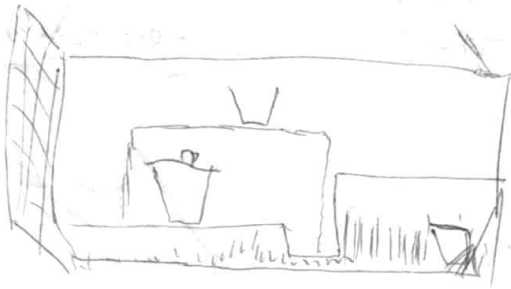
« Au jour » est un grand mot... nous ne pouvons voir ni le ciel, ni le soleil. La cellule est composée de trois murs en béton verts délavés et très sales sur le premier mètre et un quatrième mur entièrement en barreaux rouges qui donne sur le chemin de ronde qui entoure les cellules, lui-même pourvu d'une ouverture d'une soixantaine de centimètre en barreaux à un mètre cinquante de hauteur qui laisse passer suffisamment de lumière, un tout petit peu d'air et par lequel nous verrons de temps à autre des gens passer.



Cette photo ressemble aux barreaux de notre cellule

Il fait déjà 31° et sûrement 95% d'humidité, la température oscille entre 34° en début d'après midi et ne descend jamais en dessous de 30° dans les cellules.

Nous nous sommes levés... nous nous rapprochons du fond de la pièce pour voir les « sanitaires » : un muret en béton noir de crasse de 80 cm de haut avec au milieu une ouverture pour passer ; au fond un grand bac d'eau, sur la gauche un fond d'eau croupie dans ce qui doit servir de douche en s'aspergeant avec un gobelet et sur la droite un trou pour les toilettes avec un autre « gobelet chasse d'eau ». Bien sûr tout ça sans aucune "intimité". Sur le muret, une poubelle pleine d'eau avec une tasse : ce doit être l'eau à boire.



Par terre, la même poubelle mais débordante d'ordures. Sans oublier une rigole qui passe devant le muret au ras du parquet, pleine d'eau et dégageant une odeur nauséabonde et qui à l'air de se jeter... nulle part...

On nous apporte à manger et de l'eau en bouteille, je ne touche à rien, je n'ai vraiment pas faim. Quelqu'un vient nous chercher dans la matinée pour un interrogatoire... est-ce enfin la liberté ou les suites -éventuellement fâcheuses- de la déclaration que nous signée hier soir ? Avons-nous signé ce que nous avons raconté ?

L'entretien se déroule une nouvelle fois très cordialement avec le jeune interprète. On nous raccompagne à la cellule et en passant devant les autres geôles occupées par 30/40 personnes nous sommes presque heureux de regagner notre « luxueuse cellule » que nous occupons seuls.

La matinée se déroule lentement, il est midi, on nous amène à manger, de l'eau et un savon ; nous pouvons enfin nous laver les mains et la figure. Je suis toujours incapable de manger la moindre bouchée de riz ; Alain reste confiant et mange.

Il faut combattre l'ennui... il y a un jeu de dames gravé sur le sol par des prisonniers. Je réfléchis, puis je décide, pour les blancs, de prendre les bouchons de bouteilles que nous avons et nous coupons en morceaux les baguettes pour les noirs. Nous commençons nos premières parties...

Nouvel interrogatoire dans l'après midi, notre interprète nous explique que nous leurs posons des problèmes, nous ne devrions pas être ici et ils ne savent pas exactement quoi faire de nous.

En fait, il nous dit que le policier qui nous a arrêté aurait du nous empêcher de débarquer. Nous aurions du lui proposer de l'argent, c'est ce qu'il attendait. Deuxième malchance, s'il n'avait pas su parler anglais, il n'aurait pas essayé de nous extorquer de l'argent.

Une nouvelle nuit ici paraît maintenant se dessiner et nous demandons à l'interprète s'il pouvait nous trouver deux pagnes afin de ne pas nous allonger directement sur le sol et si possible quelques revues en anglais. Quelques heures plus tard, il nous amène les deux pagnes, un livre d'un auteur birman, Sagadow U Jotika, « Snow in the summer » et le « Myanmar times ».



Nous lui faisons maintenant confiance et nous lui demandons s'il pouvait appeler un numéro en France pour mettre au courant nos familles ; cette personne le rappellerait pour qu'il ne paye pas. Il va essayer...

Nous décidons de nous laver avec le morceau de savon, nous ne savons pas combien de temps nous allons rester là. La première priorité est donc de ne pas tomber malade, rester toujours propre dans la mesure du possible. Il va falloir mettre les pieds dans le bac d'eau croupie ; heureusement, il reste un coin à peu près sec. Pas très agréable sur le moment de s'asperger d'eau froide avec un gobelet au milieu de cette saleté et de cette puanteur, mais quel soulagement ensuite, même si nous ne pouvons pas nous essuyer...

Coup de théâtre, il fait nuit, il doit être 18 ou 19 heures. Nous croyons comprendre qu'un « grand chef » vient demain voir la prison, et donc nous voir. Des personnes rentrent dans notre cellule et enlèvent toutes les saletés qui sont dans les coins et vide enfin la poubelle. Et puis, on nous demande ce que nous voulons : oreiller, brosse à dents, moustiquaire, serviette, tissu et... ventilateur... et bien sur, encore et toujours, ce que nous voulons manger.

Une heure plus tard, des policiers rentrent dans notre cellule pour nous installer deux moustiquaires au-dessus des pagnes que nous avons étendus par terre, deux oreillers, deux draps, deux grandes serviettes, brosses à dents et dentifrice, spirales anti-moustiques, briquet et installation électrique pour brancher le ventilateur... le tout, hormis le ventilateur, neuf ! Il y a aussi deux toutes petites serviettes -roses- de 30x80 cm dont nous nous servirons afin de garder la grande comme couchage un peu plus confortable.

Nous sommes presque « bien installés » pour cette deuxième nuit et je retrouve enfin un peu l'appétit, je n'ai pas mangé depuis plus de 24 heures. Le riz préparé est très bon. Nous arrivons enfin à sourire.

Notre « ami traducteur » revient, il a contacté la copine d'Alain et une personne l'a rappelé avec qui il a pu faire un point de la situation. Alain, lui demande son téléphone et voit le numéro de Vincent ; l'appel a vraiment été passé. Nous pouvons enfin faire confiance à quelqu'un...

Nous nous allongeons sous nos moustiquaires, nous avons un peu mal au dos, mais quel confort par rapport à hier, protégés des cafards et des moustiques et avec le ventilateur la chaleur est supportable.

Alain me pose une devinette : la mouette : *Une personne rentre dans un restaurant et commande de la mouette. Il est aveugle et vit au bord de la mer. Il goutte une première bouchée et part aux toilettes où il se suicide. Pourquoi ?*

Nous passons une bonne demi-heure sur cette histoire avant de prendre l'inévitable Stilnox et de nous endormir.

Je n'ai pas écrit sur place le récit des quatre jours suivants, juste quelques notes posées sur le papier. Les journées sont incroyablement longues et ce n'est que le deuxième lundi que je me décide à écrire systématiquement tous les soirs le récit de la journée.

Je pense que toute personne privée de liberté, en tout cas les premiers jours, a le même sentiment :

l'ennui prolongé n'est pas une position tenable.



Extrait - Kerobokan...Une journée
<http://www.michael-blanc.com/>

Une journée en prison ... Le 28 jan 2001

Ca y est...je me lève. Il est 7h du mat. Mes deux compagnons de cellule sont déjà de bouts. L'un est hindouïste, il prie, l'autre musulman, il prie aussi. Stéréo de prières de bon matin.

Les prières finies, nous attendons jusqu'à 8h que la porte de la cellule soit ouverte. Hé bien non, ce matin, nous allons être les derniers, vers 8h45, 9h. Les gardes ont commencé le tour dans l'autre sens.

Alors, je me mets à écrire ce que vous lisez maintenant...(Good morning every body)..en buvant un café-Bali, bien noir. Mon camarade de cellule est en train de crier pour avoir le tuyau d'arrosage pour prendre sa douche.

A ce moment, nous entendons les cliquetis des clés. Ca y est, on nous ouvre la porte. Tout le monde dehors. Bon, je vous laisse, j'y vais aussi, c'est l'appel du matin...

Me revoilà, rien d'extraordinaire. Il y a quatre chambres dans ce bloc et 14 personnes. Tous avec les yeux globuleux du matin. Juste quelques "Bonjours ! "

Hier, deux gars sont entrés dans les cell-tikus (cages à rats) parce qu'ils se sont disputés, pas loin de se battre. Je pense qu'ils vont se faire taper par les gardes, aujourd'hui ou demain. Je vous en parlerai...

Je viens juste de prendre une douche, glacée bien sur... Les gardes ont déjà commencé le va et vient dans la cellule pour voir s'il n'y avait rien à "taxer"...cigarettes, café, pain... Ce qu'ils peuvent m'énerver, ils viennent même boire dans mon verre...Rrrrrr...Mais bon, comme je dis toujours, ou presque : "Zen, il faut rester Zen" !

Ha, on m'appelle ! J'ai du courrier, 6 lettres. Je vous remercie vraiment beaucoup, vous tous qui me sortez un peu de ce monde de stress.

Le temps de les lire et de faire la lessive...je suis appelée aux visites. C'est ma mère qui me ramène les news. Nous sommes restés une heure, avec bien sûr, un petit bakchich. C'était vraiment cool...

Il est 1h30, je mange un Nasi Campur et on s'attaque à la guitare avec un autre français qui est juste dans la cellule d'à côté... c'est l'appel de 2h30. Je prends un livre " La Terre n'est qu'un seul pays".

C'est l'histoire d'un homme qui a fait le tour du monde en stop ! Je le dévore.

Il commence à pleuvoir et dix minutes après cela devient l'orage tropical. Avec toute cette avalanche d'eau, les fuites de la cellule coulent elles aussi. Avant l'inondation, vite, installation des bouteilles de Coca Cola coupées pour récupérer l'eau. Je retourne au livre.

Il est 5h30, "Boum", la porte vient de se refermer. Jusqu'à demain. Il pleut toujours des trombes. Je sens que si cela continue, la nuit sera terrible pour les deux qui sont dans les cages à rats, grâce à la pluie, ils n'auront que demain, la rincée de bambou... Je reprends la guitare et gratte, Marley, Led Zeppelin, Metalica. On grignote un peu. Cette fois, je prends le carnet de dessins. J'essaie de faire un dragon. Deux heures après...moyen ! Je reprends le livre, je voudrais essayer de le finir ce soir, pour le donner à ma mère (I love you, Mum).

Plonge dans le bouquin, doucement, je rentre dans le pays des rêves (I hope for a sweet one !!).



Jeudi

Levé tôt comme d'habitude, nous nous partageons le journal et essayons de lire un peu. Un article particulier nous redonne optimisme et bonne humeur : les birmans se félicitent de l'augmentation du nombre de touristes, il n'y a donc aucune raison qu'ils souhaitent nous garder, ils ne pourraient en tirer qu'une très mauvaise image pour leur pays et faire fuir les prétendants au voyage ...



Tout à coup un birman (policier en civil ou service secret ?) frappe aux barreaux assez énervés avec le téléphone d'Alain à la main ; ils ont donc fouillé nos affaires.

Il nous explique que le téléphone ne marche pas et il l'ouvre en montrant qu'il manque la puce mais il ne parle pas anglais. Il repart et revient quelques dizaines de minutes plus tard avec un policier qui parle anglais que nous appellerons par la suite : le « Chef ».

En fait, Alain avait discrètement subtilisé la carte SIM afin d'éviter d'éventuelles « fausses manipulations » ; en effet, si quelqu'un essaye d'utiliser le téléphone et tape trois fois un code erroné, le téléphone est définitivement bloqué. J'ai bien peur que mon téléphone soit maintenant inutilisable.

Le ton monte un peu de chaque côté des barreaux : ils demandent la puce, Alain refuse obstinément. J'ai un peu peur que les choses tournent mal, mais Alain reste intransigeant et finit par faire une proposition : le laisser sortir de la prison menotté au policier jusqu'à un endroit où le réseau fonctionne

par appeler et rassurer sa femme, après il laissera le téléphone.

Refus, puis finalement ils rentrent dans la cellule, mettent les menottes à Alain et sortent. Je reste seul dans cette grande cellule.

Deux heures plus tard toujours pas de nouvelle, je me demande un peu ce qui se passe. Quelqu'un m'amène le déjeuner mais il n'est que dix heures...

Finalement vers midi Alain revient accompagné pour me dire qu'il n'y a pas de problème, mais qu'ils ne sont pas allés téléphoner. Il a subi un interrogatoire poussé et ce n'est pas fini. Il m'apporte le déjeuner... Nous aurons à manger aujourd'hui...

Quand Alain revient, ils me font sortir ; Alain a juste le temps de me dire qu'il a parlé des 20 années depuis le jour où nous nous sommes connus en décembre 1983 au service militaire et qu'il a eu beaucoup de questions sur cette période. Il a tout dit sans aucun mensonge.

Je sors, on m'amène dans la pièce où nous étions le premier soir. Il y a plusieurs personnes (2 ou 3) et une autre personne qui dit être le nouveau traducteur. On me fait asseoir de l'autre côté de la table. Je commence à leur indiquer que mon anglais n'est pas « parfait ».

L'interrogatoire contradictoire commence. Ils relisent, sans me la montrer la déclaration d'Alain, et me posent des questions pour voir si nos dires concordent. Le sujet qui les intéresse le plus est la période de service militaire en 1983/84 (!). Je m'aperçois que le « prétendu interprète » s'énervait de temps en temps quand je lui faisais répéter les questions que je ne comprends pas et se met à poser des questions directement sans traduire ce que l'officier d'immigration devrait me demander. Nous en déduisons par la suite que ce doit être en fait un agent « des services secrets » ce qui explique que nous ne verrons plus notre jeune traducteur jusqu'au jour de notre départ et que certaines fois ce « traducteur » fasse preuve d'autant d'indépendance. De temps en temps, ils me tendent un « piège » : « *la traversée, quand vous avez rejoint la rive birmane a t'elle durée 15 ou 30 mn ?* ». Je leur réponds qu'elle n'a bien sûr duré qu'une minute tout au plus...

Ils veulent être sûrs que nous nous connaissons depuis longtemps et que nous ne sommes pas des espèces de journalistes qui se seraient donnés rendez-vous en Birmanie... Je crois qu'ils sont convaincus.

Retour à la cellule, nous déjeunons, nous jouons aux dames, il ne se passe plus rien, l'après midi traîne en longueur, la nuit tombe. Il fait 34° et nous sommes en caleçon afin de laisser notre short et notre tee-shirt sec pour la nuit.

Le « Chef » pour la première fois rentre dans notre cellule où il se fait enfermer et s'assoit en tailleur près de nous. Nous parlons de choses et d'autres ; il nous demande si nous avons assez à manger, à boire (nous avons au moins 10 litres d'avance).

Alain au fil de la conversion lui demande s'il pourrait envoyer un SMS que nous taperions sur le portable d'Alain, en anglais pour qu'il comprenne. Il faudrait qu'il nous amène le téléphone...

Nous continuons à parler un moment, puis le « Chef » sort. Nous ne savons pas s'il va accepter, mais nous décidons de ne plus lui en parler.

Une heure plus tard, le « Chef » revient avec le téléphone d'Alain. Alain tape le SMS et prépare le numéro pour qu'il n'y ait plus qu'à envoyer le tout.

Le « Chef » part avec le téléphone et revient un peu plus tard ; à priori le SMS est parti. Il n'y a pas de message en retour, mais le laps de temps n'a pas du être suffisant.

Nous nous couchons pour, déjà, la troisième nuit.

Vendredi

Il ne se passe rien et les parties de dames ponctuent cette longue matinée.

On nous demande si nous voulons des bananes, nous en demandons 2 et une demi-heure plus tard on nous amène 2 régimes de bananes...

Dans la matinée, le « Chef » rentre dans la cellule avec papiers et stylo pour noter si nous avons des marques sur le corps et des tatouages. Il est très étonné de ne rien trouver, il y croit à peine et fini quand même par me trouver une cicatrice.

En fin de matinée, on nous indique que nous allons aller au tribunal pour que le juge confirme que notre histoire est vraie et que nous n'avons traversé la frontière que pour boire un verre. On nous confirme qu'il n'y a pas de problème et que notre version est acceptée.

Nous demandons ce que nous risquons : 1500 \$ d'amende par personne ; à ce moment nous sommes près à payer tout de suite l'amende maximum pour sortir de cette cellule et de Birmanie.

Nous nous habillons le « plus proprement possible » et en début d'après midi nous partons pour le tribunal ; on nous indique que nous n'aurons pas les menottes.

Ici, les prisonniers qui sortent de la prison sont attachés avec des chaînes et des anneaux les uns avec les autres.



Source : le Figaro magazine

Nous, on nous fait monter dans un pick-up 4x4 bâché avec 4 policiers en armes. En fait, nous arrivons au tribunal en moins de deux minutes.

Les birmans en attente de jugement sont entassés dans une grande cellule aux barreaux de bois, les femmes sont séparées. Ils doivent attendre ici plusieurs heures.

Tout le monde discute de nous et finalement nous attendons dehors au soleil. L'attente sera courte, nous passons les premiers.

Tout ça est très solennel, le juge en « grande tenue » et chapeau entre. Notre « traducteur » nous indique ce qu'il va dire, puis énonce l'exposé des faits en birmans au juge ; le « Chef » est au garde à vous. Le juge fait un signe de la tête et sort... Il a accepté notre version de faits.

On nous indique que maintenant les papiers doivent aller à Rangoon pour décision de l'autorité centrale... Ils peuvent faxer bien sûr, mais il faut les pièces originales. Il va falloir que quelqu'un amène le dossier à l'aéroport puis qu'un avion aille sur Rangoon...

Plus de Pick-up... Le « Chef » décide de ramener Alain en mobylette, moi je monte derrière le « traducteur ».

Nous demandons si nous pourrions sortir téléphoner juste quelques instants pour rassurer nos familles. Le « Chef » et le « traducteur » en parle... Nous devrions avoir le droit de sortir accompagnés ce soir pour téléphoner.

Au retour, nous apprenons que **l'on parle de nous à la radio**, la BBC indique « qu'un homme et une femme ont traversé la frontière à 40 km de Kauw Taun sans visa et sont emprisonnés ». Ce « couple » les fait beaucoup rire.

Retour dans la cellule, la nuit tombe, nous dînons (notre plat de riz), nous n'irons pas téléphoner finalement.

Le « Chef » revient dans la cellule avec le téléphone d'Alain et nous propose d'envoyer un autre SMS. Même procédure que la veille, mais nous demandons dans le message de prévenir ma femme et répondre pour nous indiquer si ses messages sont bien arrivés. Nous n'avons toujours aucune certitude. Quand le « Chef » ramène le téléphone, toujours pas de SMS.

Stilnox et nous nous endormons.

En pleine nuit, vers une heure du matin, beaucoup de monde devant notre cellule et ils se mettent à crier, rire. Je ne suis pas rassuré, je ne bouge pas. Ils crient de plus en plus fort et finissent par arracher les cordes qui tiennent les moustiquaires. Elles nous tombent dessus, je bouge de moins en moins, Alain, lui, dort toujours, c'est incroyable.

Le bruit se calme, j'ai l'impression qu'ils s'éloignent. Etaient-ils saouls ou énervés ?

Je commence à me rendormir, quand j'entends la grille s'ouvrir. Je décide de me lever de faire face et me battre, il n'y a plus le choix. Quand je me lève, je reconnais en face de moi un des policiers du poste plutôt sympathique et il sourit en m'indiquant que nous devons sortir et aller « la bas ». Je lui rétorque que je préfère rester ici (finalement nous sommes protégés dans cette cellule infâme). Il insiste et commence à ramasser mes affaires, je me décide à réveiller Alain qui dort toujours... Il se réveille en sursaut alors que ses affaires commencent déjà à être pliées.

Nous sortons de la cellule avec 5 ou 6 policiers qui portent nos affaires. Nous arrivons dans la salle de garde du poste de police ; là il y a une petite pièce de 1,60 x 2,50 m avec une planche de bois posée à 20 cm du sol et une ouverture avec des barreaux qui donne directement sur l'extérieur (le luxe). Il y a un néon dans la pièce mais qui peut s'éteindre avec un interrupteur. Il y a aussi une porte pour fermer cette pièce...

On nous met la dedans, on nous raccroche une des deux moustiquaires et on nous laisse là... Tout s'est passé très vite et nous voilà à nouveau seuls dans un nouvel endroit minuscule mais bien plus agréable que la cellule : ça ne sent plus mauvais, c'est plus

propre, plus de cafard à priori et surtout nous sentons l'air de l'extérieur. Nous éteignons la lumière (enfin) nous nous rendormons.

En fait, depuis que nous avons été jugés et que notre histoire a été reconnue comme exacte, nous ne sommes plus passibles d'une peine de prison et nous ne devons plus être enfermés... mais nous ne pouvons pas partir bien sûr. Ils ont du réfléchir tout l'après midi pour trouver une solution et finalement, sans attendre le lendemain matin, on décide de nous libérer de la cellule, mais pas de la prison... Ils sont très « **réglementaires** ».

Samedi

Nouveau, nous ne sommes plus réveillés par les prières à 5H et c'est plutôt agréable ; par contre la pièce est très petite et même avec le ventilateur il a fait très chaud cette nuit. Alain s'est levé dans la nuit et est allé finir sa nuit sur le banc dans la pièce principale. Il s'est réveillé le matin avec des prisonniers en menottes à ses pieds assis par terre...

Nous parlons avec le « Chef » et nous avons des contacts plus indirects avec les autres policiers qui ne parlent pas anglais.

Nous apprenons que nos sacs ont été fouillés par « l'intelligence service » et que les pellicules ont été enlevées pour les faire développer. Nous prenons conscience que les services secrets sont partout ; ils nous surveillent, sont « traducteurs », ou simplement « spectateurs ».

Un birman qui parle anglais nous dira même que se sont « des nazis comme les allemands chez nous pendant la guerre »...

Matinée bien longue... nous demandons si nous pouvons avoir des oranges pour midi histoire d'avoir un peu de vitamines. Repas de midi : riz et orange. Alain me dit de manger les pépins « pour les fibres »... Alors je mange les pépins, enfin, un sur deux.

Depuis le début je porte des lentilles de contact mais ce matin en me levant, mes yeux étaient légèrement infectés ; je dois les retirer. Je confectionne des boîtes à lentilles avec des boîtes de pellicules pour l'étanchéité et des bouchons de bouteille à l'intérieur car je dois avoir un tout petit réceptacle ne disposant que de très peu de produit.



Etuis à lentilles !

Dans l'après midi, on nous amène une papaye. La journée d'aujourd'hui, autour des imperturbables parties de dames, n'est ponctuée que par ces « nouveautés alimentaires ».

Le soir approche et le « Chef » nous propose d'aller donner un coup de fil. C'est la première fois bien sur et nous sommes très excités. Deux birmans nous accompagnent. Nous arrivons sur le promontoire qui se trouve juste à quelques dizaines de mètres de la prison. La vue est superbe, nous voyons la mer d'Andaman parsemée de très nombreuses petites îles et des bateaux de pêcheurs. Sur notre gauche nous voyons les collines avec des chédís dorés illuminés au soleil.



Localisation de la prison

Premiers appels à nos femmes respectives ; nous apprenons que beaucoup de monde en France s'occupent de nous et que ce n'est pas facile non plus la bas. Alain appelle la Consul qui ne semble pas avoir pris « la dimension du problème ».

Alain « craque » un peu après ces premiers appels, malgré tout rassurants.

Le soir avant de me coucher je relis le contrat d'assurance dont j'ai toujours une copie avec mon passeport. Quand on se met à lire minutieusement un contrat, c'est à dire uniquement quand on a un

problème, on s'aperçoit qu'il n'est composé que d'exceptions... Finalement d'une utilité toute relative. En effet, Amex n'a rien pu faire puisque cette zone de Birmanie n'est pas accessible, ou difficilement... et de toute façon l'assurance intervient en cas d'accident.

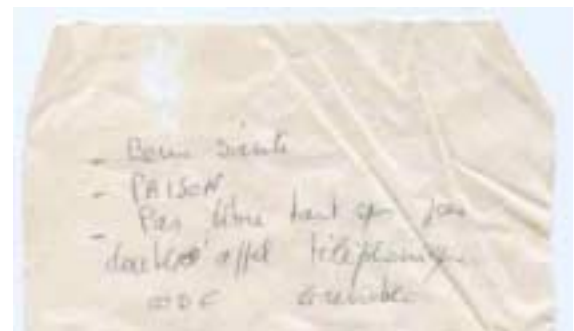
Dimanche

Nous nous levons, la journée va être longue, c'est dimanche et il n'y a donc aucune raison d'avoir des nouvelles.

Alain, en soulevant la planche qui nous sert de lit dans la cellule fait remarquer « pour rire » au Chef que c'est très sale... Le Chef fait aussitôt sortir un prisonnier pour nettoyer la cellule, le nettoyage est fait de fond en comble, puis la planche est traitée avec ce que nous croyons toujours être de la cire qui sent très mauvais. En fait c'est du gas-oil pour tuer les « petites bêtes ». L'odeur, dans cette toute petite cellule est très forte et le Chef fait rallumer, pour nous, le groupe électrogène (il n'y a pas d'électricité dans la ville la journée) pour brancher le ventilateur et faire partir un peu plus vite l'odeur.

Nous profitons aussi de cette longue journée ensoleillée pour laver nos shorts qui sont vraiment devenus immettables. Alain reste en caleçon, moi je me m'enroule dans le pagne à la façon birmane.

Avec Alain, nous décidons aussi de mettre en place un « code » que nous donnerons aujourd'hui à nos familles afin qu'elles soient sûres de notre libération le jour où nous les appellerons : nous devons tous les deux téléphoner et dire le mot Grenoble. On ne sait jamais ce qui peut arriver.



Seul évènement de la journée, un prisonnier est malade, il tousse beaucoup, il est amené en début de journée... il revient en fin de journée, enchaîné et encore plus malade semble t'il.

En cette longue journée, nous parlons avec le Chef qui nous parle de la Birmanie, de sa ville Mandalay où il a une maison qu'il occupera à sa retraite. Il nous fait un plan de la Birmanie.



Lundi de la 2^{ème} semaine, je décide maintenant de faire un compte rendu quotidien de la journée...

Nous avons quelques espoirs d'être libérés ce week-end, mais en ce lundi matin, nous pensons qu'il est finalement normal que nous ayons eu à attendre la fin du week-end. Nous savons que de toute façon il y a une réunion prévue à 9 heures (heure birmane) entre les services de l'Ambassade de France à Rangoon et les autorités locales. La matinée passe lentement à jouer aux dames et nous nous demandons si nous coucherons à Bangkok ce soir avant de prendre l'avion demain. Nous avons un hôtel réservé tout près du Chao Praya (le grand fleuve de Bangkok) depuis hier soir.

Bangkok est une ville fascinante, tentaculaire où tout déplacement par la route peu prendre plusieurs heures, même s'il paraît que les choses se sont améliorées avec le métro et les voies aériennes. La meilleure solution est donc de prendre un hôtel duquel on peut rejoindre le fleuve Chao Praya à pieds et utiliser le « Chao Praya express » qui permet de rejoindre les principaux endroits touristiques de la ville.

Quoi qu'il en soit, nous sommes à Kau Tawn en Birmanie et la question n'est pas vraiment à l'ordre du jour...

Déjeuner (riz) et nous partons pour notre premier coup de fils de la journée où nous apprenons que la réunion est repoussée à 15 heures... Ce soir nous dormirons à nouveau en prison.

Au retour, nous faisons un petit détour bien agréable et nous passons devant une basse cour

avec quelques poulets. Alain parle avec le « Chef » de ses volatiles histoire de faire passer le temps et ironise sur le goût de ses « succulents volatiles ».

En arrivant près de la prison, le « Chef » sort trois chaises dehors et nous propose de nous asseoir... au soleil. Première fois que nous restons dehors plus de quelques dizaines de minutes et sans « prétexte » ; sentiment de liberté.

L'après midi passe lentement, l'esprit est ailleurs.

Nous rentrons dans la prison. Tout à coup un policier nous amène un poulet mort... C'est pour nous...

Nos téléphones sont presque déchargés, nous convainquons le « Chef » qu'en mettant notre puce dans son téléphone nous pourrions l'utiliser sans qu'il paye la communication. Il accepte, pas totalement rassuré... Il est vraiment gentil.

Deuxième appel en début de soirée, nous apprenons que la décision pour nous libérer est repoussée et cela peut prendre plusieurs semaines, une, deux, voire sûrement beaucoup plus... L'Ambassadeur devrait se déplacer pour nous voir mardi prochain... dans 8 jours... Nous avons le sentiment que « le ciel nous tombe sur la tête » et que les autorités n'ont pas saisi tous nos problèmes : **l'ennui** bien sur, ne rien faire de la journée, même à deux et avec un « Chef » qui parle anglais, il y a des moments de profonds désarrois ; **la crainte de tomber malade** sans aucun médicament ni désinfectant (j'ai eu un problème aux yeux en début de semaine qui, heureusement, est passé avec quelques millilitres de collyre dont je disposais dans mes affaires) ; notre seul et unique tee-shirt ; notre seul et unique short ; et puis, plus préoccupant : nous sommes dans un centre de détention provisoire où, contrairement à la prison, **les repas ne sont pas fournis par l'administration, ce sont les familles qui subviennent aux besoins des prisonniers.** « Le Chef » s'occupe de nous depuis le début avec une gentillesse extraordinaire, mais nous a dit que tout ce qu'il nous avait acheté venait de son argent personnel et que nous avions dépensé l'équivalent d'un mois de son salaire. Nous ne sommes vraiment pas sûr qu'il puisse continuer comme ça longtemps et notre argent est sous séquestre, impossible de l'utiliser. Bien sur il y a les Euros dans ma ceinture, mais sont-ils utilisables et que risquons nous à dévoiler que nous avons gardé de l'argent ?

Nombreux appels, un peu de panique et Alain finit par téléphoner à l'Ambassadeur (*nous n'avions été en contact qu'avec le Consul jusqu'à présent*). Il nous écoute, nous met en confiance et nous rassure un peu.

Ce n'est pas la forme, c'est même l'abattement ; même Alain pense, peut être pour la première fois, que nous ne sortirons pas demain... Le « Chef » nous amène voir un DVD (piraté) dans le central de police : Mask. Bon moment, on oublie un peu...

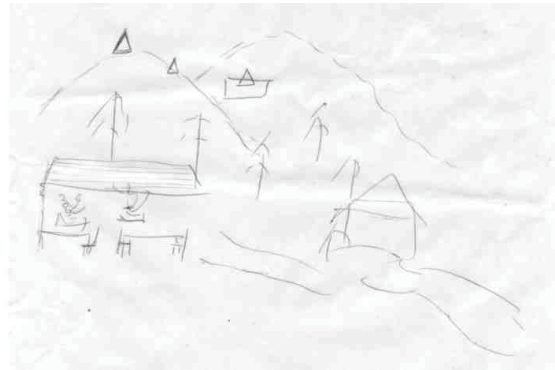
Vers 23 heures nous partons nous coucher et nous décidons d'arrêter le Stilnox, il risque d'y avoir encore de nombreuses nuits...

Nuit très mouvementée pour tous les deux, idées noires et le sommeil ne vient pas....

Mardi de la 2^{ème} semaine, mauvais temps, vent frais -enfin un peu moins chaud- 28/29°.

Nuit difficile, pas beaucoup dormi suite à la déception d'hier soir même si avant de nous coucher nous avons essayé avec Alain de relativiser en faisant le point sur tous les éléments positifs. Nous nous sommes rappelés que durant les trois premiers jours d'incarcération notre « grand moment de bonheur », notre « ultime soulagement » était de demander à sortir de la cellule pour aller aux toilettes du poste de police : plus propres, en carrelage, mais surtout disposant d'une petite ouverture avec des barreaux qui nous permettait de voir dehors, de voir le ciel, de sentir le soleil et de respirer l'air frais, ultime luxe. Nous n'en avons jamais parlé auparavant, mais l'un comme l'autre nous restions le plus longtemps possible pour profiter de ses moments qui maintenant, seulement quelques jours plus tard, nous paraissent si naturels.

Levés assez tôt, vers 7 heures, nous demandons pour la première fois un petit déjeuner ; quel bonheur de nous voir apporter trois heures plus tard un vrai « cake made in China ». Alain décide que nous tentions une sortie sans demander d'autorisation particulière. Nous nous approchons de la porte comme d'habitude, mais seuls, et nous demandons aux gardiens en armes si nous pouvons sortir ; grand sourire, pas de problème... Nous nous retrouvons facilement dehors et quand le « Chef » passe devant nous ½ heure plus tard, aucun problème. Nous passons notre première matinée en semi-liberté dehors à jouer aux dames tous le deux et avec les gardiens de prison birmans, puis nous demandons au « Chef » si nous pouvons aller nous asseoir sur le seul banc, mais qui est un peu plus loin. Nous restons toujours à vue des gardiens. Il ne fait pas très beau mais nous passons la matinée tranquillement à discuter avec le « Chef ». Le paysage aux alentours est superbe, petite échoppes en contre bas où se restaurent et se reposent les familles des prisonniers, au loin collines avec plusieurs Chédís dorés.



Déjeuner, surprise, en plus du riz aux légumes habituels, nous avons un BBQ avec les pattes du poulet et le reste en préparation locale cuisinée par la femme du « Chef ». Ultime luxe, il y a deux tables dans le poste de police qui servent aux déclarations des prisonniers, une table est dégagée et nous mangeons pour la première fois assis. Grand moment, en plus les plats sont accompagnés d'une sauce très forte, exquise.

Le « Chef » ne souhaite pas que nous fassions « la sieste dehors », nous allons donc dans la petite cellule. Au réveil, le « Chef » veut nous voir ; il va chercher nos sacs et nous demande de sortir nos appareils photos. Alain passe ainsi le début de l'après midi à lui expliquer le fonctionnement complexe du Minolta Dinax 5 et en profite pour donner un cours de prise de vue de photos. Le « Chef » nous demande le prix de l'appareil et le prix de la pile (respectivement 450\$ et 15\$), il lève les yeux au ciel, il appelle les gardiens pour leurs raconter. Il nous dit que le prix de la pile correspond à quatre mois de son salaire... nous avons cru comprendre que son salaire mensuel était de 40\$. Impossible d'arriver à tout comprendre.

Grande nouvelle, nous avons un chargeur pour recharger nos téléphones ; c'est pour nous, avec des médicaments et des livres, l'essentiel.

En effet, depuis maintenant trois jours, le « Chef » a demandé à un « policier de la circulation » de nous trouver un chargeur pour nos Nokia. Il nous a expliqué que ce policier « gradé » comme lui, ne lui refusait rien et qu'il le saluait toujours, même s'ils avaient maintenant le même grade, car il avait été sous ses ordres.

Nous avons d'abord eu différents chargeurs qui nous étaient amenés par ce policier habillé tout en blanc et sur sa mobylette, peut être deux ou trois. Les prises ne correspondaient pas et Alain faisait des « essais » en coupant les fils ce qui intéressait considérablement les birmans. Puis nous avons eu un chargeur Nokia 3,6V, mais qui ne fonctionnait pas... Aujourd'hui il nous apporte un chargeur Nokia 6,2V (nos piles font 3,6V) mais fonctionne. Nos téléphones sont presque vides et celui que nous

prête gentiment le « Chef » n'est pas de très bonne qualité et ne tient pas la charge.

Nous tentons le coup, avec le risque de griller la batterie d'un de nos précieux téléphones. Ça marche ! nous chargeons les appareils à tour de rôle toutes les dix minutes pour ne pas faire trop chauffer les batteries. Finalement, c'est le transfo qui chauffe et Alain l'accroche devant le ventilateur ; c'est efficace.

Nous retournons dans la salle de garde et Alain demande à un policier qui rentre s'il peut lui prêter son fusil mitrailleur... Le policier lui donne sans hésiter. Le fusil M16 est bien sur chargés, je ne suis vraiment pas rassuré et je propose à Alain de lui rendre tout de suite...

C'est l'heure du premier appel -16H- (10H en France), nous passons un moment dehors, puis nous montons sur la colline, où le réseau fonctionne, tranquillement par la route en nous arrêtant discuter avec les policiers du bureau du district. Nous avons décidé de moins appeler et j'envoie trois SMS. J'ai eu un SMS qui m'indique que les choses subissent une évolution plutôt favorable, l'Ambassadeur de France devrait venir plus tôt que prévu avec les affaires (livres, médicaments...), peut être vendredi. C'est une grande nouvelle ; nous apprenons aussi que les choses continuent à bouger en France, que les ministres birmans n'étaient pas au courant de notre cas avant lundi et que l'Ambassadeur et sa femme appellent nos épouses en France pour les tenir au courant.

Tout ça nous fait passer un début de soirée agréable sur « le » banc, puis nous rentrons et j'écris les événements de la journée. J'ai maintenant décidé de le faire tous les jours ; combien de temps encore ...

Pour la première fois, nous avons un peu de shampoing et nous pouvons nous laver les cheveux avec autre chose que du savon ; c'est un réel plaisir de retrouver des cheveux qui ne collent plus. La douche est devenue un moment important de la journée, matin et soir, à la fois parce que ça nous fait passer un peu de temps, mais surtout car notre première préoccupation est de rester en bonne santé, avoir une peau saine. Nous n'avons toujours aucun médicament à l'exception de six Stilnox et deux Imodium. Nous avons demandé une fois de l'aspirine et nous avons eu au bout de 48 heures des cachés bizarres de 80mg que nous n'avons pas osé prendre.

J'ai aussi quelques gros boutons sur le corps qui me démangent, j'ai du me faire piquer la première nuit par une araignée ou quelque chose comme ça. Le « Chef » qui a remarqué ces grosses taches rouges, m'a amené aujourd'hui une pommade « miracle ». Sa marche, la pommade soulage un peu.



Médicaments bizarres

Nous en avons vraiment **assez de jouer aux dames, sûrement cent ou cent cinquante parties en six jours** (et Alain mène largement au score). Je confectionne un jeu de dès avec des bouchons de bouteilles. Depuis le début où nous jouions aux dames sur le parquet avec des bouchons de bouteilles et des morceaux de baguettes, nous gardons tous les bouchons au cas où les choses ne suivraient pas un cour favorable et où nous nous retrouverions en prison sans rien. Je numérote cinq séries de bouchons de 1 à 6 et nous pourrons ainsi jouer au Yams demain et au Bagamon (je tracerai une piste sur du papier).



Jeux, pour remplacer les dés ...

Ce soir, c'est la pleine lune et c'est la grande fête Bouddhiste.

19 heures, le « Chef » nous demande de prendre l'appareil photo dont nous lui avons montré le fonctionnement cet après midi et de mettre une pellicule.

Nous ne savons pas très bien ce qui se passe mais nous sortons de la prison et nous partons avec le « Chef » et son adjoint vers la grande route où il y a beaucoup d'animation. Nous ne sommes jamais allés si loin depuis notre incarcération...

Nous assistons à la procession de vingt huit chars décorés, illuminés avec sur chacun un immense Bouddha ; les chars sont alimentés par de gros groupes électrogènes bruyants qui, souvent, sont installés dans un deuxième véhicule, un fil électrique reliant les deux engins.



Photo de char lors de la procession

Les chars sont très hauts et sur chacun d'eux, des birmans avec de grands bâtons soulèvent les fils électriques qui traversent la route et laissent ainsi passer les chars.

Au milieu de la procession, nous sommes invités à boire un verre dans une échoppe au bord de la route : on nous choisit une boisson énergisante « électrolyte drinking ». La boisson est « moyenne », mais l'ambiance est magique, c'est la fête, tout le monde est dehors, il y a beaucoup d'enfants, tous très maquillés, qui jouent et courent dans tous les sens. Puis, nous retournons voir la fin de la procession. Nous voyons tout à coup un homme en « uniforme vert » -la junte- je me recule pour me fondre dans la foule et dit à Alain de faire de même. C'est un peu tendu quelques instant, puis le militaire s'éloigne. Ensuite, nous rentrons.

Repas, riz et reste du BBQ de poulet, et nous discutons avec le « Chef » jusqu'à 22H30.

Demain, l'Ambassadeur doit rencontrer à nouveau les birmans, des ministres peut-être, nous l'appellerons en fin de journée, nous verrons...

Mercredi de la 2^{ème} semaine, temps maussade 29°.

Réveillés vers 7 heures, la matinée va être longue.

Nous pouvons maintenant sortir sans demande préalable. La matinée ponctuée par un nouveau jeu : Yams... mais sans dés. Nous utiliserons les 30 bouchons que j'ai numéroté hier soir. Nous mélangeons une série de six bouchons et nous tirons un bouchon au hasard. C'est sympa, nous jouons dehors et nous sommes entourés d'enfants et d'adultes qui s'amuse beaucoup à nous regarder. Nous passons ainsi plus d'une heure mais le « système » est un peu fastidieux.

Hier, nous avons dit au « Chef » que nous avons des Euros. Ça l'a fait sourire et il nous a dit qu'il allait se renseigner pour savoir s'il pouvait les faire changer.

C'est possible, mais à un coup 30% moins cher que les dollars. Nous acceptons de changer 20€

Nous passons un long moment dehors, les gens qui passent nous connaissent maintenant, nous nous sourions. Une dame avec un plateau sur la tête s'arrête et nous offre des gâteaux de riz. Ils n'ont rien, mais nous sommes, en ce moment, encore plus pauvres qu'eux.

Pour le déjeuner, le « Chef » nous offre son repas : du riz bien préparé avec du poulet délicieux.

Dans la journée Alain voit une « jeune fille » à genoux à qui des policiers donnent des coups de bâtons... moi je faisais la sieste.

Après-midi bien longue, mais nous savons que nous aurons droit à un DVD ce soir. Nous sommes assis dans le poste de police à discuter et attendre..., la porte de l'armurerie est restée ouverte et tous les fusils sont à portée de main, à priori chargés. Nous nous posons la question : si les choses tournaient mal aurions-nous le courage de prendre ces armes et tirer... tuer des gens ? Bien sur, nous ne pensons pas arriver à cette extrémité mais cette question nous « tracasse ».

Le « Chef » nous amène dans le poste central à quelques mètres où se trouve le lecteur de DVD et nous parle de « fucking movie » (?).

Nous nous asseyons et nous avons droit à un film avec S. Stalone, il y a de plus en plus de monde dans le poste, des gens arrivent avec des menottes,

certaines saignent mais nous n'osons pas trop regarder, il y a maintenant des militaires. Nous commençons à penser que nous serions mieux dans notre prison, finalement à l'abri.

Puis les choses se calment et tout le monde finit par partir.

Le « Chef » vient alors et change le DVD pour nous mettre le « fucking movie »... C'est bien se que nous craignons. Heureusement le film se bloque assez vite et quand le « Chef » vient le débloquent nous lui demandons de voir la fin du Stalone... C'est plus dans l'ambiance...

Le « Chef » nous donne les Baths qu'il a pu changer avec nos 20€; il doit être 11 heures ou minuit quand nous allons nous coucher.

Jeudi de la 2^{ème} semaine.

Nous nous levons comme d'habitude et nous réfléchissons au moment où nous allons demander au « Chef » si nous pouvons, avec notre argent, aller boire un verre à quelques mètres en contre bas de la prison où sont les femmes des prisonniers.

Un policier vient nous voir pour nous demander le DVD que nous souhaiterions voir ce soir !!! Je demande Spiderman, il n'y a pas de problème. Nous en profitons pour demander si il serait possible de nous acheter 2 longuis

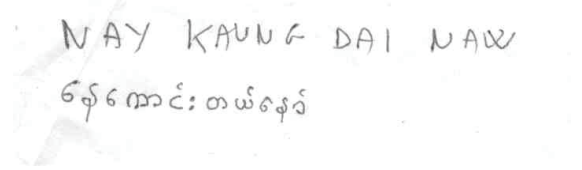
Puis le « grand chef » arrive, très souriant (encore plus que d'habitude) et me regarde en me faisant un signe de la main (dehors). Je n'ose pas y croire, puis il me fait un signe de victoire (pouce en l'air). je dis à Alain qui est dans la petite cellule que je crois bien que nous sommes **libérés**. Il n'y crois pas, mais alors pas du tout...

Notre libération nous est confirmée par le « Chef » qui nous traduit en anglais : nous sommes libres si nous pouvons acquitter l'amende qui est fixée à 500\$ pour nous deux. Nous prenons nos sacs et nous réussissons à trouver la somme en dollars, baths thaïlandais, euros et travellers chèques. Ils sont d'accord, nous allons être libérés, nous devons réunir nos quelques affaires.

Alain, qui arrive un peu à compter en birman, enlève 2 au nombre de prisonniers sur le grand tableau et refait les totaux.

En prévision de ce départ qui allait bien finir par arriver, j'avais appris en birman à écrire un « au revoir respectueux » (un peu « longue vie et bonne santé »). Je l'écris sur le tableau blanc où sont

comptabilisés les prisonniers. Tout ça fait beaucoup rire nos geôliers.



Au revoir (respectueux) et longue vie

Nous voudrions faire un cadeau au « Chef » et aux personnes qui nous ont permis de vivre décemment durant ses 10 jours, mais c'est impossible, tout a été comptabilisé et doit nous être rendu. Nous arrivons juste à donner un stylo et une sacoche.

Il doit être 10 ou 11 heures et nous ne serons libres, en fait, que dans une douzaine d'heures... Mais nous ne l'imaginons pas encore.

D'abord les interminables séances photos... Nous prenons une camionnette qui nous amène en ville. C'est une impression extraordinaire et un peu angoissante ; nous revoyons des gens vivres, de la circulation : nous ne sommes plus habitués à analyser autant d'événements.

Seulement 10 jours ; dans quel état d'esprit peuvent être des personnes coupées de tout depuis des mois ou des années ?

Nous restons une petite heure dans un poste de police près du port où nous sommes pris en photo sous tous les angles, puis nous descendons au port.

Il y a beaucoup « d'officiels » avec beaucoup d'étoiles. Nouvelle séance de photos pour la remise des objets et de l'argent qui nous avait été confisqué, tout est pris méthodiquement en photos. Il faut remettre l'argent qui nous avait été pris pour l'amende dans les sacs (avec le bon nombre de billets de chaque coté...).

Un officiel avec trois étoiles vient me voir pour « *me présenter les excuses du gouvernement birman et me dire le Myanmar sera très heureux de nous accueillir, mais avec un visa...* »

Notre jeune traducteur qui avait disparu dès le deuxième jour, réapparaît pour nous dire au revoir (il viendrait juste de rentrer de sa mission !).

Il doit déjà être 14 heures quand nous embarquons dans une grande pirogue avec trois gros moteurs. En effet, nous pensions pouvoir être ramené à la ville frontalière Thaïlandaise à 15 mn de bateau en face, qui de plus l'avantage de disposer d'un aéroport. Mais la loi birmane oblige à nous ramener

à l'endroit où nous avons traversé la frontière : à 4 heures de bateau (en théorie) dans un village thaï sans aéroport , ni gare ferroviaire. De plus notre véhicule, grâce à l'ambassade de France à Bangkok a été rapatrié par le loueur, et nos sacs déposés au poste de police.

Nous partons à 15 sur cette pirogue qui dispose tout au plus d'une dizaine de places assises...

Normalement nous devrions poser le pied en Thaïlande -libre- vers 18 heures ; nous pourrions peut-être avoir un moyen de locomotion pour Bangkok.

Nous nous éloignons du port, de cette ville dont nous garderons surtout les images de la prison et de ses proches alentours.

Il se met à tomber des trombes d'eau, heureusement on nous donne un des deux parapluies pour nous abriter.

Au bout d'une heure de navigation , le moteur droit touche quelque chose... nous perdons l'hélice. Il faut alors démonter le moteur central pour le mettre à droite et mettre le moteur de droite au milieu... Tout ça doit prendre une petite heure et nous repartons. Avec ce contre temps, la marée est descendue et nous voyons des vagues au milieu du fleuve qui n'ont pas l'air d'inquiéter notre pilote qui fini quand même par s'ensabler une, deux fois, trois fois puisqu'il essaye vainement de passer par le même endroit en prenant de plus en plus d'élan. Au troisième ensablement, nous sommes tous obligés de descendre. Il pleut toujours abondamment. Alain « fatigué » saute dans l'eau avec ses chaussures. Moi je préfère me « préserver » au cas ou cette remonter de fleuve durerait longtemps. Je me mets en caleçon, mes affaires au sec dans un sac plastique. Nous arrivons à sortir le bateau.

Finalement nous nous ensablons une nouvelle fois, il fait nuit, il fait froid ; ils arrêtent les moteurs, prennent des cigarettes et restent là sous la pluie à attendre....

Nous sommes à 50 mètres de bord Thaïlandais, il n'y a plus d'eau et nous pourrions traverser à pieds ; c'est ce qu'Alain propose un peu « rudement ». Bien sur, c'est impossible et quand nous demandons ce qui se passe, pas réponse, plus personne ne sait parler anglais 'I don't understand »...

Nous attendons, sous notre parapluie un moment qui nous paraît bien long ; nous sommes si près de la liberté et nous allons peut être passer la nuit dans cette barque !

Enfin, le bateau bouge, la marée remonte... tranquillement, il redémarre les moteurs et nous finissons notre traversée. Il doit être 22 heures.

Arrivée au point de départ, il y a beaucoup de monde, c'est la fête dans le village... Bien sur séance de photos (on nous remet trois fois notre passeport, pour qu'ils puissent nous prendre en photos couleurs et noir et blanc).

Et puis, enfin, on nous amène sur le bord de la rive où nous attend une petite barque pour nous reconduire en face (nous avions envisagé un instant devoir coucher sur cette rive...).

Nous traversons, avec notre argent qui finalement ne nous a pas été réclamé. Nous pensons qu'ils ont oublié. Ce n'est pas tant pour la somme, mais disposer de baths va nous permettre de prendre un hôtel, un moyen de locomotion... Nous téléphonons à l'Ambassadeur pour lui faire part de notre **libération** et l'informer que l'amende ne nous a pas été réclamée. Nous apprendrons par la suite que nous en avons été **exemptés pour bonne conduite...**

Quel contraste de quitter une rive où il y avait beaucoup de bruits (les gens, le groupe électrogène) et beaucoup de lumière, pour se retrouver sur la rive Thaïlandaise dans un silence absolu avec juste quelques ampoules de toutes les couleurs en guirlande.

Je réalise enfin, après une trentaine de seconde que nous sommes libres et je pars en courant et en sautant sur la route... Puis nous nous sautons dans les bras l'un de l'autre.



Quelques minutes après la libération

Maintenant il peut nous arriver n'importe quoi, nous pouvons dormir dans la rue s'il le faut : **nous sommes libres.**

Nous trouvons quand même quelques thaï dans ce lieu perdu qui nous trouvent un "tuc-tuc" pour nous amener au poste de police où doivent être nos affaires. En effet, tout est là, rien ne manque.

Le Monde

SAMEDI 13 NOVEMBRE 2001

115 prisonniers politiques seront libérés en Birmanie

RANGOON. La junte militaire birmane a annoncé, jeudi 21 novembre, la libération progressive de 115 prisonniers politiques, dont plusieurs membres de la Ligue nationale pour la démocratie de l'opposante Aung San Suu Kyi. Aussitôt saluée par le secrétaire général de l'ONU Kofi Annan, cette décision fait suite à un séjour à Rangoon du médiateur de l'ONU, Razali Ismail, lequel avait menacé de renoncer à sa mission en l'absence de progrès dans la « réconciliation nationale » entre Birmans. Contrairement à leurs engagements, les militaires n'ont amorcé aucun dialogue avec l'opposition depuis la levée, en mai, de l'assignation à résidence de M^{me} Suu Kyi. Kofi Annan a souhaité que « cette première vague de libération à grande échelle donne un nouvel élan au processus de réconciliation nationale ».

D'autre part, Rangoon a décidé d'expulser vers la Thaïlande deux ressortissants français détenus depuis le 12 novembre pour s'être rendus sans visa en Birmanie. - (Corresp.)

"D'autre part, Rangoon a décidé d'expulser vers la Thaïlande deux ressortissants français détenus depuis le 12 novembre pour s'être rendus sans visa en Birmanie"

Les policiers nous demandent si nous nous sommes fait « taper dessus », puis séance de photos avec les bagages et le chef de la police qui nous tient par les épaules !

Nous pensons pouvoir rejoindre Bangkok ce soir, mais c'est impossible. Les policiers nous amènent dans les 4X4 jusqu'aux bungalows.

Nous décidons de prendre une douche avant d'aller manger. L'eau est froide, mais c'est de l'eau courante... Et puis, il y a un lit dans le bungalow...

Il y a aussi une glace, nous avons de sales têtes.



Il est tard et nous ne nous éternisons pas, nous allons manger dans une petite échoppe... n'importe quoi mais avec une « Shinga beer ».

JEAN- NICHEL = မိုး: မိစိယ
ALAIN = မိုး: မိစိယ
RARE



Puis, sommeil réparateur.

Vendredi

Enfin retour en bus sur Bangkok. Nous apprenons en appelant l'Ambassadeur, qu'un ressortissant Portugais est en prison à Rangoon depuis 21 août pour être entré illégalement comme nous et que personne n'était au courant.

Nous avons eu beaucoup de chance d'avoir pu utiliser nos téléphones portables qui sont de toute façon normalement interdits en Birmanie. Tout ça pour une bouteille de rhum birman en souvenir !

Retour sur Paris deux jours après...





Il reste de cette « aventure » quelques feuillets écrits le soir pour passer le temps...



...et d'autres feuilles sur lesquels sont posés quelques mots, quelques phrases écrites durant ses dix jours pour essayer de mieux nous comprendre birman/français véhiculés par un anglais approximatif.

Et puis, bien sur, grâce au « Chef » une aventure humaine inoubliable, même si nous ne souhaitons à personne se qui nous est arrivé.

